C

Du même auteur

Tintin et le secret de la littérature
Hachette Littératures, 2006

Et ce sont les chats qui tombèrent
Hachette Littératures, 2007
J'ai Lu, 2009

Les Cosmonautes au paradis
Hachette Littératures, 2009
J'ai Lu, 2012

TOM McCARTHY

C

Traduit de l'anglais
par Thierry Decottignies

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Jonathan Cape en 2010,
sous le titre : *C*.

ISBN 978.2.82360.097.1

© Tom McCarthy, 2010.
© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eva Stenram

Nous-mêmes devons descendre sous la couche de la terre,
Nous-mêmes pour faire une couche – pour qui ?

Omar Khayam

Un

Crépine

1

i

Le Dr Learmont, médecin généraliste nouvellement nommé dans les districts de West Masedown et de New Eliry, ballotte sur le siège avant d'un cabriolet qui descend le chemin légèrement pentu de Versoie House. Ses fesses sont endolories : le siège est dur, non matelassé. Son compagnon, M. Dean des Livraisons Hudson et Dean (« Lydium et environs depuis 1868 »), ne semble pas éprouver de gêne. Ses yeux vitreux fixent vaguement la route ; rênes enroulées autour des doigts, ses mains tannées flottent juste au-dessus de ses genoux. Le cliquetis des bouteilles de verre et le chuintement métallique des fils de cuivre s'élèvent de l'arrière du cabriolet et, se mêlant aux *clip-clop* traînants des sabots du cheval sur le gravier, montent tranquillement dans l'air immobile de septembre. Au-dessus du véhicule, de grands conifères s'élèvent droits et inertes comme des colonnes. Plus haut, bien plus loin, des oiseaux noirs bruissent en silence sous la voûte concave du ciel.

Entre les jambes du docteur sont coincés une sacoche brune et un appareil inhalateur noir. Dans sa main il tient un papier jaune. Il l'examine, perplexe, du mieux qu'il peut. De temps en temps il en détache ses yeux pour regarder au travers du rideau de conifères qui révèle, puis rapidement dissimule à nouveau, des fragments d'herbe tondue et des rangées d'arbres plus petits dont le fruit est blanc et le feuillage vert et rouge. Il y a du mouvement autour de ceux-ci : de petits bras qui s'approchent les uns des autres, se

touchent et se séparent selon un motif semi-régulier, comme dans l'exercice du papillon ou de la brasse.

Le cabriolet roule au travers d'un voile dormant de fumée de bois, puis tourne au bout du chemin et dépasse les grands arbres. Learmont peut maintenant voir que les bras appartiennent à des enfants ; ils sont quatre ou cinq et jouent à une sorte de jeu. Ils se tiennent en un cercle lâche, élevant leurs bras et faisant se toucher la paume de leurs mains. Leurs lèvres remuent sans toutefois qu'aucun son y naisse. De temps à autre un gloussement ricoche dans le verger, mais il est difficile de savoir de quel enfant il provient. À côté de ça, le rire a quelque chose de curieux. Il est déformé, légèrement distordu – presque ventriloqué, comme émis d'autre part. Aucun des enfants ne semble remarquer l'arrivée du véhicule ; aucun d'eux, en fait, ne semble être conscient de sa propre présence en dehors et au-delà du cercle mobile, leur isolement entièrement voué à la chorégraphie de chair des corps multipliés, entrelacés.

Sans tirer les rênes ni parler au cheval, M. Dean fait s'arrêter le cabriolet. À sa droite, un ruisseau étroit et immobile s'étire au pied d'un grand mur par-dessus lequel, depuis l'autre côté, se déversent des fougères et des glycines. À la gauche du cabriolet, des tiges et des branches veinées de rosiers, sans fleurs, s'accrochent à un autre mur. Le voile de fumée vient de derrière ce dernier. De même qu'un vieil homme tenant un râteau, qui émerge d'une porte en poussant une brouette sur le gravier.

« Bonjour ! appelle Learmont. Bonjour ?… »

Le vieil homme s'arrête, pose sa brouette et se tourne vers Learmont.

« Pouvez-vous me dire où trouver la maison principale ? L'entrée ? »

Le vieil homme fait un signe avec sa main libre : *là-bas*. Puis il reprend la poignée de sa brouette et se dirige lentement vers le verger en passant devant le cabriolet. Learmont écoute ses pas s'estomper. Finalement, il se tourne vers M. Dean et dit :

« Silencieux comme une tombe. »

M. Dean hausse les épaules. Le Dr Learmont descend sur le gravier, secoue ses jambes et regarde autour de lui. Le vieil homme avait l'air d'indiquer une direction par-delà le mur débordant de fougères et de glycines. Celui-ci aussi possède une petite porte.

« Vous m'attendez ici ? suggère Learmont à M. Dean. Je vais aller trouver » – il approche le papier jaune de ses yeux et l'examine à nouveau – « ce M. Carrefax. »

M. Dean acquiesce d'un signe de tête. Le Dr Learmont prend sa sacoche et son inhalateur, met le pied sur une bande d'herbe et traverse un petit pont de bois au-dessus du ruisseau qui rappelle une douve. Puis, baissant la tête au-dessous des glycines sans toutefois parvenir à éviter qu'elles l'effleurent, il passe la porte.

À l'intérieur du jardin il y a des chrysanthèmes, des iris, des tulipes et des anémones par brassées qui tombent les unes sur les autres des deux côtés d'une allée dont le pavage dessine une mosaïque irrégulière. Learmont suit l'allée vers un passage formé par des haies et un toit en treillis orné de morelle douce-amère et d'une sorte de vigne filiforme brun clair dont les tiges conduisent à ce qui ressemble à des écuries. Comme il s'approche du passage, il entend un bourdonnement. Il s'arrête pour écouter. Cela semble venir des écuries : un bourdonnement discontinu, mécanique. Learmont pense entrer pour demander à ceux qui s'occupent des machines de lui indiquer son chemin, mais, après s'être dit qu'elles fonctionnent peut-être toutes seules, il décide de continuer à suivre l'allée. Elle bifurque sur la droite et, après avoir franchi une porte ménagée dans un autre mur, se divise en un motif labyrinthique déployé sur une pelouse entière. De l'autre côté se tient un autre mur qui possède encore une porte. Learmont traverse la pelouse à grands pas et passe cette troisième porte qui le rejette à l'orée du verger aperçu en arrivant. Le large chemin de gravier légèrement pentu qu'il a descendu avec M. Dean se trouve maintenant derrière lui, à demi caché par les conifères ; le sentier plus mince sur lequel il se tient est

perpendiculaire au mur extérieur du jardin et conduit à la limite basse du verger. Les enfants sont toujours là, enveloppés dans leur pantomime muette. Learmont regarde derrière eux : les rangées de petits arbres aux fruits blancs donnent sur une pelouse mal entretenue qui, une cinquantaine de mètres plus loin, fait place à un champ où paissent de rares moutons. Le champ s'élève vers une crête ; une ligne télégraphique la coupe transversalement et retombe de l'autre côté, hors de vue.

Learmont regarde à nouveau son papier, puis prend sur sa gauche et suit le sentier le long du mur extérieur du jardin – jusqu'à ce qu'il trouve enfin, au bout de celui-ci, la maison.

ii

Il sonne, fait quelques pas en arrière et regarde la bâtisse. Sa façade est envahie d'un lierre qui a commencé à rougir. Il sonne à nouveau et approche son oreille de la porte. Cette fois, quelqu'un l'a entendu : il distingue des pas qui se rapprochent. Une bonne lui ouvre. Elle semble nerveuse : ses cheveux sont en désordre, ses manches remontées, ses mains et son front mouillés. Une petite fille de trois ou quatre ans se tient derrière elle, une serviette dans les mains. La bonne et l'enfant regardent toutes deux la sacoche et l'inhalateur de Learmont.

« C'est pour la délivrance ?

– Euh, je… oui, répond-il en montrant son papier. Je suis venu pour… »

Un homme apparaît à l'intérieur de la maison et se fraie un passage en poussant la bonne et la petite fille.

« Zinc et sélénium ? aboie-t-il.

– C'est dans le cabriolet, répond Learmont. Mais je suis venu avec pour…

– Et l'acide ? Et les bobines de cuivre ? » l'interrompt l'homme.

Il est corpulent et sa voix est puissante. Il doit avoir dans les quarante, quarante-quatre ans. « Venu pour… quoi ?

– Je suis venu pour la délivrance de Mme Carrefax.

– Venu pour… ah, oui ! La délivrance : bien sûr ! Formidable ! Vous pouvez… Oui, voyons… Maureen va vous montrer où… Vous dites que le cuivre est dans la voiture ?

– Derrière les… » Le Dr Learmont essaie d'indiquer un point au-delà des jardins, mais il ne se souvient pas de quel côté il est arrivé.

« Et il y a un homme qui attend là-bas ? Vous pourriez peut-être nous aider à…

– Monsieur…, dit la bonne.

– Maureen… quoi ? » répond l'homme. Maureen lui lance un regard exaspéré. Il la fixe quelques secondes, puis se donne une tape sur la cuisse et lui dit : « Non, bien sûr : emmenez le docteur auprès d'elle. Est-ce que tout va… ?

– Bien, monsieur, l'informe Maureen. Merci de vous en inquiéter.

– Formidable ! tonne-t-il. Eh bien continuez. Maureen s'assurera que vous avez tout ce dont vous… C'est le télégramme ? »

Il regarde le papier jaune de Learmont, une lueur d'excitation dans les yeux.

« J'étais un petit peu confus…, commence Learmont, mais l'homme lui prend le papier des mains et se met à lire tout haut :

– "… attendu prochaines vingt-quatre heures"… bien… "parturiente en travail depuis hier soir"… Excellent ! "Parturiente", toutes les lettres parfaitement limpides !

– Nous n'étions pas bien sûrs de la provenance…

– Quoi… la provenance ? Attendez : qu'est-ce que c'est que ça ? "Médecin refuis sur-le-…" ? "Refuis" ? Mais qu'est-ce que c'est que ce fichu mot ?

– Monsieur ! dit Maureen.

– Elle en a entendu de bien pires, aboie-t-il. "Refuis" ? J'ai… Cette satanée touche !

– Doux Jésus ! » dit Maureen. Elle se tourne vers l'enfant et lui

prend la serviette. Une autre femme arrive du vestibule, portant un plateau de biscuits vers le verger, un chat dans son sillage. « Va avec Mlle Hubbard, dit Maureen à l'enfant.

– *F*… *Q*…, marmonne l'homme, puis, aboyant à nouveau : La provenance ?

– Nous n'étions pas bien sûrs de la provenance du télégramme, explique Learmont. Il n'a pas été envoyé du bureau de poste de Lydium, pourtant il avait l'air de provenir de la même ligne que…

– Mademoiselle Hubbard, dit l'homme, attendez. »

La seconde femme s'arrête sur le seuil. « Oui, monsieur Carrefax ? demande-t-elle.

– Mademoiselle Hubbard, je n'entends pas les enfants parler, lui dit-il.

– Ils jouent, monsieur Carrefax, répond-elle.

– Vous êtes certaine qu'ils ne communiquent pas par signes ?

– Je leur ai dit que ce n'était pas permis. Je crois qu'ils…

– Quoi ? Vous leur avez dit ? Leur dire simplement n'aidera pas ! Vous devez les *faire* parler. Tout le temps ! »

La petite fille tend son bras vers le plateau de biscuits. Le chat regarde avec attention les efforts de l'enfant, immobile et tendu. Maureen prend Learmont par la manche et le tire à l'intérieur de la maison.

« La provenance, mon bon docteur, est ici ! lui dit M. Carrefax de sa voix puissante alors qu'il s'écarte pour le laisser entrer. *F* et *Q*, tout de même. Décevant. Réparable. Le cuivre ! Dans la voiture, vous dites ?

– Un homme attend dans un…

– Formidable ! Mademoiselle Hubbard, si je ne les entends pas je vais penser qu'ils communiquent par signes.

– Je ferai ce que je peux, monsieur Carrefax, lui dit Mlle Hubbard.

– Tout le temps ! lui aboie-t-il. Je veux les entendre *parler* ! »

Il sort avec elle et se dirige à grands pas vers la voiture. L'enfant suit les biscuits, et le chat suit l'enfant. Maureen emmène le

Dr Learmont dans la direction opposée, en haut de l'escalier. Il y a une tapisserie accrochée au-dessus des marches, un ouvrage de soie représentant le même escalier ou un escalier très similaire. Ils traversent le palier et entrent dans une pièce. Une seconde tapisserie est accrochée sur l'un des murs : une autre image tissée de soie, qui représente cette fois une scène orientale dans laquelle des paysannes à queue-de-cheval tendent la main vers des arbres remplis des mêmes fruits blancs que ceux du verger. Sous les arbres, plus bas sur la tapisserie, d'autres paysannes déroulent des pelotes sombres. Sous les paysannes, dans la pièce même, une femme est allongée sur le dos, dans un lit. Un drap devant servir à faciliter les efforts expulsifs a été attaché autour du matelas, mais la femme ne s'y accroche pas. Elle est étendue assez paisiblement ; ses épais cheveux bruns, cependant, sont trempés de sueur. Une seconde bonne est assise près d'elle sur une chaise et lui tient la main. La femme dans le lit sourit d'un air vague à Learmont.

« Madame Carrefax ? » lui demande-t-il.

Elle fait oui de la tête. Le Dr Learmont pose sa bonbonne et, ouvrant sa sacoche sur le lit, demande :

« Combien de temps entre chacune de vos contractions ?

– Trois minutes », lui dit-elle. Sa voix est douce et rauque. On y sent quelque chose d'un peu inhabituel, quelque chose qui est au-delà de la fatigue, que Learmont ne parvient pas à déterminer : ce n'est pas une voix étrangère, mais pas non plus une voix d'ici. Il prend sa tension. Alors qu'il ôte la sangle, le corps de la femme est pris d'une nouvelle contraction. Son visage se crispe, sa bouche s'ouvre, mais aucun cri ni gémissement n'en sortent : seulement un grognement bas, à peine perceptible. La contraction dure dix ou quinze secondes.

« Douloureux ? lui demande Learmont lorsque c'est passé.

– C'est comme si on m'avait empoisonnée », répond-elle. Elle tourne la tête et regarde le ciel par la fenêtre.

« Prenez-vous des analgésiques ? » demande-t-il.

Elle ne répond pas. Il répète la question.

« Il faut qu'elle vous voie parler, lui dit la bonne garde-malade.

– Quoi ?

– Il faut qu'elle voie remuer vos lèvres, monsieur. Elle est sourde. »

Il se penche au-dessus du lit et agite sa main devant le visage de Mme Carrefax ; elle tourne la tête vers lui. Il répète une nouvelle fois sa question. Elle semble la comprendre, mais ne lui renvoie à nouveau qu'un sourire vague.

« De petites doses de laudanum, monsieur, dit la bonne.

– Je préfère le chloroforme », dit Learmont.

Les yeux de Mme Carrefax s'animent. Sa voix étrange, douce et rauque prononce le mot « chlorodyne ».

– Non, chloro*forme* », lui dit Learmont en prononçant le nom de manière claire et énergique. Il prend un masque de gaze dans sa sacoche et, le joignant à l'extrémité du tube de son inhalateur, le noue autour du visage de Mme Carrefax. Il ouvre une valve sur le col de la bonbonne ; le gaz, dans un long chuintement, s'en échappe lentement par le corridor de toile vers sa bouche et son nez. Les muscles des joues de Mme Carrefax se relâchent ; ses pupilles se dilatent. Après une demi-minute, Learmont ferme la valve et défait le masque. Une autre contraction suit bientôt ; à nouveau le corps de la femme se fige, mais son visage exprime moins de douleur. Il replace le masque, administre une nouvelle dose de chloroforme et observe les traits silencieux se relâcher et se dilater davantage sous le bâillon. Lorsqu'il le retire une seconde fois elle dit doucement :

« … *un fleuve… un serpent d'eau noir**[1]…

– Pardon ? demande-t-il.

– C'est comme une chute de velours, lui dit-elle. Du velours noir… qui couvre une chambre photographique…

1. Les mots en italique marqués d'un astérisque sont en français dans le texte original. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

– C'est le chloroforme, dit-il.

– … une chambre, lui dit-elle, qui regarde dans l'obscurité… Il y a un fleuve avec un serpent d'eau qui nage vers moi… Encore. »
Sa main lâche celle de la bonne garde-malade et fait un signe vers la bonbonne.

« Je ne veux pas vous assommer complètement, dit le Dr Learmont. Je vais vous laisser…

– Sophie ! » s'écrit Maureen. Learmont suit le regard de la bonne vers la porte. L'enfant, dans l'embrasure, observe. Maureen va se planter devant elle pour lui barrer la vue de la chambre. « Tu n'as rien à faire ici ! gronde-t-elle – puis, se faisant plus douce, elle la soulève dans ses bras et dit : Allons aider Frieda à préparer le *kenno*. »
Tandis que Learmont écoute ses pas lourds descendre l'escalier, une autre contraction saisit Mme Carrefax. Il prend une bouteille de phénol dans sa sacoche et dit à la bonne garde-malade d'aller lui chercher de l'huile d'olive.

« De l'huile d'olive, monsieur ? répète-t-elle.

– Oui, répond-il en remontant ses manches. Il n'y en a plus pour longtemps maintenant. »

Mais il y en a encore pour longtemps : pour tout l'après-midi, et plus. Il quitte la chambre deux fois : une fois pour étirer ses jambes dans le couloir, en observant de la fenêtre M. Carrefax et M. Dean porter les bobines de fils de cuivre et les caisses de bouteilles au travers du jardin clos vers les écuries ; une fois pour manger des sandwichs que les bonnes lui ont préparés. Il administre une nouvelle dose de chloroforme et entend, au-dessus du chuintement, le bruit que fait le cabriolet qui repart en remontant le chemin de gravier. Les contractions continuent ; Mme Carrefax oscille au bord de son sommeil crépusculaire. La chute du jour fait place au soir, puis à la nuit.

Les dernières poussées ont lieu à deux heures et demie. La bonne garde-malade tient les épaules de Mme Carrefax, Mme Carrefax s'accroche au drap d'accouchement et la tête du bébé apparaît entre ses jambes – ou plutôt, apparaît à demi derrière une

couche brillante de plasma, une membrane de peau. Learmont a entendu parler de ce phénomène mais n'en a encore jamais été témoin : le bébé est coiffé. Le sac amniotique enveloppe toute la tête comme un bonnet soyeux. Dès que le bébé est entièrement sorti, Learmont pince la crépine entre ses doigts et la décolle de la peau à partir du cou. Il nettoie les résidus verts et rouges qui couvrent le reste du corps, ligature et coupe le cordon, enveloppe le bébé dans un drap et le donne à la mère.

« Un garçon, lui dit-il. Maintenant il faut que nous évacuions le placenta. »

Il remplit une seringue d'épithémalodine. Lorsqu'elle est prête, il lui reprend le bébé et le place dans les bras de la bonne garde-malade. Le bébé se met à pleurer.

« Ça va piquer un peu », dit Learmont en tapotant sur la seringue pour en chasser les bulles d'air. Il attache à nouveau le masque de gaze sur le visage de la mère et ouvre le chloroforme, puis injecte l'épithémalodine dans les plis de son vagin. Son corps tressaille ; son dos s'arque, puis se détend à nouveau dans le lit. Le placenta suit peu après. Learmont ferme la valve, baisse les yeux vers la femme cotonneuse et lui dit :

« Je vais jeter ça – à moins que vous ne vouliez l'enterrer. Certains le font. Il y en a même qui le font frire et le mangent. Et la crépine est supposée être un signe de… »

Mais elle l'interrompt en faisant un geste de la main vers la bonbonne.

« Ça ne peut pas faire de mal, je suppose, dit-il. On va l'ouvrir encore deux minutes. » Il ouvre à nouveau la valve. Les yeux de Mme Carrefax s'ouvrent grands et s'alanguissent. Le bébé arrête de pleurer. Un long moment durant, la pièce est silencieuse – seuls sont perceptibles le chuintement du chloroforme et, plus bas encore, le bourdonnement mécanique discontinu qu'il a entendu plus tôt et qui arrive en flottant de dehors, des écuries.

iii

À l'aube, on lui sert un petit déjeuner de harengs fumés, d'œufs et de pain. Quand il a fini, Maureen lui dit que M. Carrefax désire le voir.

« Où est-il ? » lui demande Learmont.

Elle répond quelque peu irritée : « Dans son atelier, évidemment. Faites le tour de la maison par la gauche et vous le trouverez ; vous devez passer une porte dans le mur du jardin. »

Il y a de la rosée sur l'herbe et des serpents de brume autour des troncs d'arbre dans le verger où les enfants jouaient hier. Suivant le périmètre de la maison conformément aux indications, Learmont tourne le dos au verger et, marchant en direction d'une partie de la propriété qu'il n'a pas traversée à son arrivée, passe une espèce de parc clos. Son grand mur possède un portail encadré de colonnes surmontées de sculptures en forme d'obélisque. Derrière le mur s'élèvent de hauts marronniers avec de grandes feuilles jaunes. Le mur couvert de lierre de la maison décrit une courbe, faisant glisser le parc hors de vue, et le conduit à une pelouse soignée entourée de murets, puis, plus avant, au travers d'un autre mur de haie, à une pelouse plus petite, non tondue, de l'autre côté de laquelle se trouvent des tilleuls. En la traversant, il perçoit un bourdonnement très bas ; il ne s'agit pas du bourdonnement qu'il a entendu venir des écuries : celui-ci semble moins nerveux, moins électrique. Il comprend pourquoi lorsqu'il arrive de l'autre côté de la pelouse : il y a des ruches entre les tilleuls. Il les contourne, franchit un second mur de haie et atterrit dans un coin du jardin où se trouve une mare-abreuvoir rectangulaire dont la surface absolument immobile est couverte d'une vase vert pomme. Au-delà, une porte donne sur le jardin clos par lequel il est arrivé hier. Il l'essaie, mais elle est verrouillée. Il entend un bruit de cisailles de l'autre côté.

« Monsieur Carrefax ? » appelle-t-il.

Le bruit de cisailles s'interrompt et la voix de M. Carrefax répond, puissante :

« Quoi ? Qui est là ?

– Le docteur, lui crie Learmont. Le bébé est en bonne santé.

– Est en bonne… quoi ? J'ai bien peur d'avoir perdu la clé de cette porte. Il va vous falloir passer par l'autre côté. Faites le tour du mur. »

Cela ne va pas de soi : le mur est tellement envahi de lierre et de buissons se projetant vers le sol comme des arcs-boutants qu'il est difficile de savoir où il mène. Learmont décide de faire un crochet en prenant par une longue allée bordée de marronniers ; derrière les arbres apparaît une pommeraie. L'allée le conduit vers un ensemble de petites maisons, mais avant de les atteindre il retrouve le mur, qui émerge d'un enchevêtrement de branches de haie tout en tourbillons figés pour dessiner une courbe et longer le ruisseau-douve qu'il a traversé hier ; finalement l'allée passe le même pont de bois et lui présente, une fois qu'il a franchi ce dernier, la même petite porte. Il a fait un tour complet. Il penche à nouveau la tête, s'avance au travers des glycines sur la mosaïque de pavés irréguliers et passe une nouvelle fois entre les rangées profuses de tulipes et de chrysanthèmes.

Le violet des iris semble plus vif, plus intense qu'il ne l'était hier. Le passage formé par les haies et le treillis semble plus fermé, plus resserré. La vigne brun clair, filiforme, qui se sépare de la morelle douce-amère pour s'enfuir vers les écuries, semble s'être multipliée. Lorsqu'il arrive au-dessous d'elle il voit qu'il ne s'agit pas du tout d'une vigne : ce sont des fils de cuivre, et on en a ajouté depuis hier. Les bobines qui sont arrivées avec lui dans le cabriolet de Hudson et Dean se déversent, dévidées, à l'entrée des écuries. M. Carrefax se tient au-dessus de l'une d'elles muni d'une pince coupante, mesurant une longueur.

« Tenez ça », dit-il à Learmont, lui tendant une des extrémités du fil.

Le Dr Learmont obéit. M. Carrefax compte ses pas de l'écurie jusqu'à un point du treillis en déroulant la longueur.

« Trois mètres cinquante, je dirais. Souvenez-vous-en. Vous avez faim ?

– J'ai mangé des œufs et des harengs et…

– Des harengs et… quoi ? Prenez du *kenno* avec moi. Il y a aussi du *groaning malt*. Une chose formidable ! »

Il conduit Learmont dans l'une des écuries. Le docteur y trouve des établis couverts d'appareils, et, au-dessus, des étagères où sont posées des rangées d'instruments : des manipulateurs de télégraphe, des récepteurs téléphoniques, de grands appareils phonographiques d'où pendent des bandes de papier, des cylindres de cire, des bouteilles, des objets et des instruments dont il ne peut que supposer le nom et l'utilité. Sur l'un des établis, au milieu de rognures de métal, il y a une cruche contenant un liquide brun, deux chopes et du *cheese-cake*. S'essuyant les mains à un chiffon qui n'a pas l'air plus propre qu'elles, M. Carrefax coupe deux tranches de gâteau avec un couteau, en donne une au docteur, puis sert deux chopes de bière.

« Petit déjeuner, déjeuner, dîner – qui sait ? Je n'ai pas dormi de la nuit, dit-il à Learmont. À votre santé, docteur ! »

La bière est rafraîchissante ; le gâteau est riche et fort en goût. Les deux hommes mangent et boivent en silence quelques instants.

« J'ai réparé ça, dit M. Carrefax au Dr Learmont après un certain temps.

– Réparé quoi ? demande Learmont.

– Le *F* et le *Q* sur le dispositiq – le dispositif, je veux dire. Ça ne serait pas arrivé si j'avais fait passer le fil d'ici jusqu'aux lignes publiques sans coupure.

– Je ne suis pas sûr de comprendre, dit Learmont.

– Aha ! » tonne Carrefax. Il pose une main ferme sur le dos de Learmont et le conduit jusqu'à l'entrée de l'atelier. « Regardez ! » dit-il en indiquant les nombreux fils de cuivre qui passent

au-dessus de leurs têtes avant de venir se mêler à la morelle douce-amère bouclée sur le treillis. « Jusqu'où pensez-vous qu'ils aillent ? »

Les yeux de Learmont suivent le treillis jusqu'au mur et à la porte verrouillée de l'autre côté de laquelle il se tenait il y a cinq minutes. Au milieu de l'entrelacs ondulant de lierre et de buissons se trouve une sorte de girouette de métal. Les fils sont enroulés autour de sa base comme des serpents.

« Ils finissent là ? demande-t-il.

– Aha ! tonne à nouveau Carrefax. Oui – et non ! Les fils finissent là, mais le *signal* s'élance plus avant ! Un mètre cinquante plus loin, pour le moment. Avec ce cuivre je serai en mesure de le faire aller jusqu'à trois, quatre mètres cinquante peut-être. Il a été lancé plus loin encore à l'heure où nous parlons, cela dit. Cet Italien est sur Salisbury Plain avec ses tours et ses mâts et ses cerfs-volants. Il s'est associé avec le Post Office, vous voyez ? Il a les finances nécessaires. C'est toujours comme ça ! Un commanditaire – hochement de tête, clin d'œil ici, clin d'œil là : probablement un franc-maçon. Le fruit de ces travaux portera son nom quand il aura vu le jour, aucun doute là-dessus. Garçon ou fille ?

– Le bébé ? Un garçon.

– Formidable ! Formidable ! Prenez encore de la bière et du *kenno*. Il est sorti facilement ? La fille, il avait fallu la tirer pour qu'elle sorte. Il lui fallait pratiquement des jouets au pied du lit pour qu'elle daigne se montrer.

– Ça a pris un moment, mais il est sorti calmement à la fin. Il avait une crép…

– Sorti calme… quoi ? Une grippe ?

– Une crépine. Un voile autour de la tête : une sorte de membrane. Il paraît que ça porte chance – particulièrement aux marins.

– Aux marins ? Je vous le dis, docteur : faites marcher cette fichue chose et ils n'auront plus besoin de chance. Il y aura un réseau autour de la Terre – un peu comme votre membrane – qui

leur permettra d'envoyer leurs signaux. Vous êtes venu avec le cabriolet de livraison ?

– Oui. La femme de la compagnie du télégraphe avait reçu vos deux messages, elle savait donc que la société Hudson et Dean envoyait un homme.

– Formidable ! Mais vous allez avoir besoin qu'on vous ramène.

– Lydium n'est pas loin. Je peux marcher et prendre le train.

– Vous n'avez pas à marcher ! tonne M. Carrefax. Je vais télégraphier qu'un autre cabriolet vienne vous chercher.

– Oh, ce ne sera pas nécessaire, lui dit le Dr Learmont. La promenade me changera les idées.

– Vous changera les… quoi ? Hors de question ! Rentrez à la maison. Reposez-vous pendant que je donne les ordres par-dessus le mur. »

Le Dr Learmont obéit. Il est trop fatigué pour ne pas le faire. Il retourne vers la maison en passant par les iris et les chrysanthèmes, franchit le ruisseau étroit, longe l'allée aux marronniers. Les battements d'ailes des oiseaux noirs s'entendent toujours au-dessus de ceux-ci ; Learmont ne saurait dire s'ils se sont multipliés ou si c'est la fatigue qui lui fait voir ces petits points lents qui morcellent la voûte du ciel. Dans la maison, il rassemble ses affaires dans sa sacoche. Il ne trouve pas les fioles d'épithémalodine ni les pilules de codéine mais ça n'a pas d'importance : ce n'est pas ce qui manque au cabinet.

Le bébé prend la tétée ; sa mère est assise dans le lit, calme et épanouie, et la bonne garde-malade peigne ses cheveux, les démêlant comme les Chinoises qui tirent sur les étranges pelotes sombres de la tapisserie de soie accrochée au-dessus d'elles. Maureen se tient au pied du lit ; devant elle, dans ses bras, la petite fille regarde son frère en silence. Ils regardent tous sans bruit : la pièce est calme – seuls sont perceptibles le bruit de succion que fait l'enfant et le bourdonnement du cuivre qui s'élève du jardin.

2

i

« Au commencement, dit Simeon Carrefax, debout sur une petite estrade dans la salle de classe une, au commencement, mesdames et messieurs, était le Verbe. »

Son public, une volée de parents d'élèves potentiels de l'externat pour sourds de Versoie, est assis à l'étroit sur les chaises d'enfants de la salle de classe. Mlle Hubbard se tient derrière eux au fond de la pièce, et son regard inquiet passe alternativement de Carrefax à une boîte remplie de petits segments de tuyau de plomb posée à ses pieds.

« Le Verbe était avec Dieu, poursuit Carrefax, et le Verbe *était* Dieu. Ce qui revient à dire que la parole est divine. C'est la parole qui de son souffle a amené la Terre à l'être – et qui y a insufflé la vie, afin qu'à son tour elle puisse respirer et parler. Que sont, je vous le demande, le mouvement ascendant et descendant de ses montagnes et de ses vallées ou la houle incessante de ses mers sinon une respiration, un souffle ? Que sont les vents qui courent en tous sens et tourbillonnent à sa surface ? Que sont les jets de vapeur qui jaillissent des geysers ou la gerbe qui s'échappe de l'évent des baleines ? Quel homme qui s'est tenu près du torrent d'une chute d'eau ou a entendu dans un bois le murmure des feuilles, le pépiement et la clameur des oiseaux, peut nier qu'il a entendu parler la Terre ? »

Il parcourt la salle d'un regard intense. Les parents sur lesquels

il s'arrête tour à tour baissent les yeux au sol, ou les fixent sur un tableau blanc monté sur le mur derrière Carrefax. Il y a là, tracé au charbon sur une plaque de verre dépoli au dos de laquelle un écran de coton a été accroché, un diagramme où l'on voit des planches, des gonds, des couloirs et des leviers imbriqués les uns dans les autres en un arrangement compliqué qui évoque un système d'irrigation ou le mécanisme d'une grue.

« Et nous, mesdames et messieurs : ne nous mouvons-nous pas aussi au même rythme d'inspiration et d'expiration ? Notre esprit n'est-il pas en vérité nommé *suspirio* ? Respirant, nous vivons ; parlant, nous participons au sublime. En conversant chacun les uns avec les autres – en écoutant, en répondant – nous formons nos attaches : amitiés, inimitiés et amours. C'est par notre participation au domaine de la parole que nous devenons des êtres moraux, que nous apprenons à respecter la loi, à comprendre la souffrance d'autrui, et à étendre et affermir nos facultés par les grands édifices des arts et des sciences : poésie, logique, argumentation, discours. La parole est la méthode et la mesure de notre floraison. Elle est la monnaie et elle est le courant de notre assemblée dans le monde et de toutes les saisissantes merveilles de ses institutions et de ses échanges. »

Il marque une pause, et les parents prennent conscience de leur propre respiration, soudainement bruyante et lourde dans le calme de la salle de classe. Rejetant la tête en arrière et redressant les épaules, il continue :

« Mesdames et messieurs, je suis fier de me ranger parmi les oralistes. Je compte au nombre de mes prédécesseurs intellectuels Deschamps, Heinicke, Gérando et le grand Alexander Bell. Le corps humain, dit-il en se tournant à moitié pour taper de ses doigts le verre du tableau blanc, est un mécanisme. Lorsque la salle des machines – c'est-à-dire le thorax, un coffre dont la claire-voie d'os enferme le cœur et les poumons et dont le fond et les parois sont sans cesse en mouvement –, lorsque cette chambre exerce une pression suffisante pour ouvrir la trappe ménagée dans son

plafond et expulser l'air par le couloir de la trachée, le son s'ensuit. C'est aussi simple que cela. Les enfants ! » Il se retourne pour faire face à une rangée de trois garçons et une fille assis dans le calme depuis le début à côté de l'estrade, ouvre sa main droite et la lève d'un geste énergique. « Debout ! »

Les enfants se lèvent de leurs chaises. Carrefax, comme un chef d'orchestre, présente ses mains puis les avance en les agitant dans l'air devant lui – et les quatre enfants prononcent en chœur un mot unique :

« *Haaaaaaa*. »

Le son est long, traînant et sans harmonie ni inflexion. Après quelques secondes, plusieurs parents potentiels se mettent à remuer pour s'arranger sur leurs sièges. Les enfants regardent droit devant eux, les yeux vides, comme en transe ou possédés par des fantômes ; leurs épaules, bien droites au moment où ils se lançaient dans leur énonciation, se relâchent et se dégonflent lentement à mesure que celle-ci approche de sa fin. Carrefax retire ses mains, puis les avance une nouvelle fois en les agitant et les enfants gémissent à nouveau :

« *Haaaaaaa*. »

Le son, la seconde fois, ressemble à une réponse – une réponse lasse et vide à une question creuse. Les mains de Carrefax, tremblant sous l'effort, le prolongent aussi longtemps qu'elles le peuvent. Les voix des enfants finissent cependant par vaciller, puis par se perdre en grognements qui faiblissent puis s'éteignent au moment où les esprits inarticulés qui avaient saisi leurs corps abandonnent et les quittent.

« Les enfants, dit Carrefax en tournant ses paumes vers les planches de l'estrade, assis ! »

Les enfants se rasseyent sur leurs chaises. Carrefax pointe son doigt vers eux et annonce :

« Lorsque ces quatre enfants sont arrivés dans mon école, tout le monde les considérait non seulement sourds mais aussi muets. Quoi ? Oui, *muets* : doublement atteints. Et pourtant, comme ce

diagnostic est erroné ! Vous estime-t-on, monsieur, muet en raison du fait que vous ne maîtrisez pas le mandarin ? Et vous, madame, parce que vous ne parlez jamais l'estonien et, au-delà de cela, êtes complètement ignorante de l'existence même du quechua, la langue de l'ancien peuple inca de la cordillère des Andes ? »

Son regard s'est posé sur deux des parents potentiels. Ils paraissent légèrement effrayés et secouent leurs têtes.

« Bien sûr que non ! Nul humain né avec thorax, gorge et bouche n'est incapable de parler ces langues, ou n'importe quelle autre ! Cependant comment pourriez-vous parler une langue à laquelle vous n'avez jamais été exposés, que vous n'avez jamais essayée, dont vous ne connaissez rien ? Il en est ainsi pour l'enfant sourd avec l'anglais. La parole n'est pas innée : il faut la lui arracher, la lui extirper. Le moteur du corps doit être préparé, ses pièces alignées et ajustées avec précision. Mademoiselle Hubbard. »

Rougissant, Mlle Hubbard s'accroupit à côté de sa boîte et, prenant les petites longueurs de tuyau de plomb, commence à les distribuer dans la salle.

« Messieurs et mesdames, ordonne-t-il aux parents, serrez fermement vos lèvres et soufflez au travers. »

Les parents se regardent entre eux.

« Allez ! commande-t-il. Comprimez vos lèvres, comme ça – *hmmm* – et soufflez au travers. »

Il lève à nouveau ses mains jusqu'à mi-corps. Lentement, les parents potentiels plissent leurs lèvres, inspirent profondément, puis expirent dans l'espace resserré comme autant de gamins faisant des bruits de pets à table. Tandis que le bruit emplit la salle, les visages des parents deviennent rouges d'effort, ou de gêne, ou des deux.

« C'est un son des moins plaisants, je pense que vous en conviendrez, dit Carrefax au-dessus de l'inharmonieuse pétarade. Le bruit d'une mouche piégée dans un verre n'est pas moins gracieux. Mais à présent prenez dans sa longueur le tuyau que vous avez tous

entre les mains, et pressez le tube fermement contre vos lèvres en produisant le même bourdonnement. Allez-y. »

Les parents potentiels obéissent. Tandis que chacun applique le tube à sa bouche, le chuintement flatulent fait place à des notes claires qui rappellent le son d'une trompette.

« Formidable ! tonne Carrefax. Maintenant pincez davantage vos lèvres. » Les parents s'exécutent et les notes montent de quelques tons. « Merveilleux ! Maintenant vous, monsieur, et vous, madame, desserrez un tout petit peu les vôtres pendant que les autres restent ainsi. » Ils obtempèrent ; les notes hautes sont compensées par les notes basses. « Magnifique ! rugit Carrefax. Nous avons une fanfare ici, eh oui ! Quelles symphonies nous pourrions composer ! Mademoiselle Hubbard. »

Mlle Hubbard fait le tour de la classe pour récupérer les instruments des mains des musiciens.

« Si nous rendions visite à la plus grande des chanteuses d'opéra, dit Carrefax, et, nous dissimulant parmi les rideaux et le décor du théâtre armés d'une épée, nous précipitions sur la scène au beau milieu de sa plus belle aria pour lui couper la tête d'un coup aiguisé et bien dirigé – formidable ! Oui, quoi ? Si nous faisions cela, son cou sans tête, d'où l'air continuerait de sortir, produirait un son exactement similaire à celui de vos lèvres bourdonnantes dépouillées de leurs tuyaux. Eh bien, de la même manière, les enfants sourds… les enfants sourds sont des chanteurs d'opéra sans tête, dans la mesure où, dans la mesure où… »

Le silence tombe dans la salle tandis qu'il cherche ses mots ; puis un bruit métallique se fait entendre, Mlle Hubbard ayant laissé échapper de ses mains un tuyau de plomb. Quelques parents potentiels se retournent pour la regarder. Elle la ramasse en une révérence ; Carrefax s'éclaircit la voix et continue :

« Notre travail ici est de rendre à l'enfant sourd l'usage de ses tuyaux et de toutes leurs soupapes : le larynx et ses valves ; le pharynx qui donne sa qualité au timbre ; le palais qui, soutenu

par les piliers et enfoncé, pend comme un voile devant les fosses nasales ; et ainsi de suite. La parole, comme le chant, n'est que le résultat mécanique de certains ajustements des organes vocaux. Si l'on explique aux enfants sourds comment ajuster les organes qu'ils possèdent, *ils parleront*. Timothy, Samuel et Felicity » – il désigne trois de ses quatre protégés, ouvre sa main et la lève d'un geste résolu vers le plafond – « debout ! »

Les deux garçons et la fille se relèvent. Carrefax les dirige cette fois d'une seule main, sculptant dans l'air les formes et les positions précises d'une séquence répétée qui trouve son écho dans la série de sons qui s'échappent en boucle et à l'unisson de la bouche des enfants :

« *O-é-i-è-eu, o-é-i-è-eu, o-é-i-è-eu…* »

Il laisse la séquence se répéter plusieurs fois, puis l'arrête d'un geste évoquant le mouvement d'un sabre tranchant une tête.

« Voilà, avec le simple abaissement et soulèvement du palais, nous avons une base pour toute une gamme de mots. Timothy. » Il désigne un garçon avec des taches de rousseur auquel, en pinçant sa propre oreille entre ses doigts, il fait prononcer :

« *O-rè-yeu*.

– Formidable ! Bon garçon ! » tonne-t-il. Ensuite, prenant un morceau de charbon, il écrit sur le tableau le mot *aire* avant de désigner la fille. « Felicity. »

Felicity prononce la séquence « *è-reu* ». La seconde syllabe est expulsée avec un souffle audible.

« Encore une fois : formidable ! » tonne Carrefax. Il se tourne vers le tableau, efface le mot *aire* et écrit *Érié*. « Samuel. »

Le potelé et blond Samuel lit le mot à haute voix. À nouveau la seconde syllabe est chassée par un souffle audible. Carrefax, satisfait, hoche la tête dans sa direction, se tourne vers son public et dit :

« *Oreille*, *aire*, *Érié* : maîtriser ne serait-ce qu'à peine notre appareil vocal nous donne la possibilité de désigner les organes du corps, de concevoir une étendue d'espace, de nommer le plus

méridional des Grands Lacs d'Amérique du Nord et d'exprimer l'air de mystère qui flotte sur nos rêves[1]. Quelle foisonnante floraison de nos facultés verbales se fait jour lorsque nous faisons intervenir la langue, qui vient doucement taper contre la voûte du palais comme le pinceau de Michel-Ange contre le plâtre encore frais de la chapelle Sixtine, ou les lèvres qui encadrent les chefs-d'œuvre que façonnent nos gorges et nos bouches – et, encadrant, attirent, tels des temples, les pèlerins que sont nos yeux. Combien Roméo a raison, lors de sa première rencontre avec Juliette, de dédaigner sa paume ! Nos lèvres communiquent, pas nos mains. Observez cette enfant profondément sourde lire sur les miennes – et écoutez cette enfant supposément muette faire un usage complet de son appareil vocal pour me répondre. » Il se tourne vers Felicity et, la fixant du regard avec intensité, lui demande lentement : « Felicity, dans quelle région d'Angleterre es-tu née ? »

Il y a un silence, puis Felicity répond : « Talesbury, monsieur Carrefax. » Elle prononce le *T* et le *b* de « Talesbury » avec une absolue précision, mais ses voyelles traînent et s'étirent comme si elles s'accrochaient aux consonnes. Le *f* et le *x* de « Carrefax » sifflent comme des ballons de football crevés.

« Formidable ! Maintenant demande à Timothy combien il a de frères. »

Felicity se tourne vers le garçon aux taches de rousseur et demande, lentement et en s'appliquant :

« Timothy : combien de frères as-tu ? »

Après quelques secondes, Timothy répond : « Six. » Sa voix est un petit peu plus grave que celle de Felicity ; sa dernière lettre ressemble davantage à un zézaiement qu'à un sifflement. Ses mains se contractent légèrement lorsqu'il prononce la phrase, puis s'agrippent au tissu de son short comme pour s'empêcher de bouger.

1. En anglais, le nom du lac Érié (*Erie*) et l'adjectif *eerie*, qui désigne quelque chose d'étrange et d'inquiétant, se prononcent de la même manière.

« Formidable ! Et maintenant, Felicity et Timothy, tous les deux : dites-moi, quel poème avez-vous appris récemment ? »

Les enfants répondent ensemble avec un léger décalage : « “Le calendrier du berger”.

– Récitez-en les premières strophes pour nos amis », leur demande Carrefax. Les enfants se détournent l'un de l'autre ; d'un mouvement de la tête, Carrefax signale à Felicity de commencer, et elle déclame :

De grâce, Cuddie, tiens ta tête plus haute,
Et décidons ensemble avec quels plaisirs
De Phébus en son char poursuivre le long cours.
Autrefois des bergers tu étais à la tête
Pour les rimes, les charades et autres jeux et tours…

Elle parle lentement et posément ; les mots s'accrochent et s'étirent et traînent et sifflent à nouveau. Les parents potentiels assis sur leurs chaises trop étroites se penchent en avant, s'efforçant de saisir le sens de ses phrases. Celles-ci font l'étrange effet de provenir d'une autre récitante tapie quelque part dans la salle – à côté de l'estrade, ou au-dessous. Deux ou trois parents jettent des regards désorientés autour d'eux. Lorsque Felicity a terminé, Carrefax fait un signe de tête à Timothy qui commence :

Piers,
Mes doigts ont tant couru sur tous mes chalumeaux
Qu'il n'en est plus un seul qui ne soit pas brisé :
Ma Muse qui m'a donné tout ce qu'elle possédait
N'a plus rien ; si petit gain tel effort ne vaut.
Pauvre est la Cigale après ces plaisirs d'été,
Et si lasse dans l'hiver qu'elle tait tous ses roseaux…

Ses mots, comme ceux de Felicity, ne semblent pas venir de lui ; on dirait plutôt qu'ils le *traversent* – comme si sa bouche,

après avoir trouvé sa position et l'avoir maintenue suffisamment longtemps, recevait un son émis d'un autre endroit, d'une autre aire, Érié, oreille.

ii

Dans une salle voisine, la salle de classe deux, le fils de Simeon, Serge, passe ce qu'on lui a dit être – ce que seule la bonne lui a dit, en passant, être – l'anniversaire de ses deux ans et demi à jouer avec des cubes de bois. Il est assis sur un plancher qui, à la différence du plancher nu de la salle de classe une, est recouvert d'un tapis qui étouffe les bruits. Le soleil du matin tombe en un long rayon au travers du bow-window, enjambe le siège moelleux qui occupe le renfoncement de la fenêtre et atterrit confortablement sur les poils bouclés du tapis ; de là, il s'élève vers des bocaux et des bouteilles étiquetés dans lesquels des jouets – chevaux, voitures, clowns et acrobates – sont rangés. D'autres étiquettes, qui n'ont pas été fixées à des objets, s'épandent d'une table basse sur le sol en un fatras de mots.

Sur les cubes de bois sont peintes des figures géométriques, comme des chiffres sur des dés : des carrés, des triangles, des cercles et d'autres formes plus complexes. Sur l'un des côtés de chaque cube (le côté qui, s'il s'agissait de dés, porterait le chiffre six), plusieurs de ces figures ont été combinées pour former une image – un cycliste, une maison, un hippopotame ou un magicien tirant un lapin de son chapeau, par exemple. Serge a posé le magicien sur le cycliste et, sur celui-ci, un boucher qui tient dans une main un couteau et dans l'autre un chapelet de saucisses qu'il lève devant lui à la manière du magicien avec son lapin. Les figures se présentent toutes de profil, plates ; le paysage que traverse le cycliste, fait de rectangles et de lignes, est aussi dépourvu de profondeur que les roues rondes au-dessus desquelles

est assis son corps trapézoïde – comme si, même à l'intérieur du monde peint à la surface du cube, il n'était rien de plus qu'une silhouette de carton placée devant la toile d'un décor de théâtre. Serge réfléchit quelques instants à la combinaison, puis, tenant le cycliste et le magicien, retire le boucher et le remplace par le large hippopotame rond, qui se vautre, lui aussi de profil, dans une mare de boue elliptique. Serge maintient ce nouvel arrangement vertical pour le considérer ; puis, décidant qu'il le satisfait, il retire sa main de la pile. Aussitôt celle-ci chancelle, le poids combiné de l'hippopotame, de la boue, du lapin et du magicien se révélant trop important pour le cycliste en difficulté que trahit en outre la surface molle et inégale sur laquelle reposent ses roues. Lorsque les cubes s'écroulent et s'éparpillent sur le tapis, les losanges, les trapèzes et les deltoïdes apparaissent les uns après les autres en une furieuse et fugitive succession de formes.

Serge lève les yeux vers la fenêtre, puis vers le tableau blanc sur lequel se déploient d'autres formes géométriques : des rangées de figures rondes à l'intérieur desquelles ont été tracées des lignes. Les formes se modifient à mesure qu'elles se répètent, leurs courbes se resserrant ou s'élargissant, leurs lignes s'arquant et se pliant en progressant sur le verre. Baissant les yeux, Serge porte son attention sur une figurine de soldat qui depuis un moment repose contre sa cuisse. Il prend le soldat et l'approche de son visage. Le regard du soldat est neutre, fixé dans le vague ; sa bouche est figée en une expression calme dans laquelle se devine à peine l'ombre d'un sourire. Serge pose le soldat face vers le haut sur le tapis dont il aplanit les poils afin de former un creux où le dos puisse s'enfoncer. Les fibres épaisses percent çà et là et viennent envelopper les flancs de la figurine. Serge tend la main vers l'un des cubes de bois et, le soulevant au-dessus du soldat, l'abat avec force sur son visage. Lorsque le cube, énorme en comparaison, s'écrase sur lui, ses jambes et ses pieds ont un brusque mouvement vers le haut. Serge soulève à nouveau le cube, puis l'abat sur le visage du soldat ;

et puis à nouveau, plusieurs fois. Quand il a fini de l'écraser, il lève le soldat pour inspecter les dégâts. Ses yeux sont intacts, son regard toujours fixé dans le vague et lointain, mais sa bouche est maintenant déformée, son plâtre s'est fendu et écaillé. Serge gratte la surface effritée avec l'ongle de son pouce, décollant d'autres fragments. Puis, à lui-même puisqu'il est seul, il dit :

« Bodner. »

Il dépose délicatement le soldat sur le tapis, l'asseyant contre le cube de bois qui vient de le mutiler. Serge va pour tendre le bras vers un autre cube lorsque son attention est détournée par l'entrée précipitée du chat de la famille, et, tout de suite derrière, de sa grande sœur Sophie. Sophie court en sautillant, bras repliés et poings fermés. Se plaçant entre le chat et la porte, elle tend ses mains vers l'animal en chantant :

« Spitalfield ! Oh ! Spitalfield ! »

Le chat va se tapir sous le siège dans le renfoncement de la fenêtre. Sophie se penche pour s'en approcher doucement et ouvre ses paumes, révélant, au creux de celles-ci et bien au chaud, quatre ou cinq petites boules de larves.

« Essaies-en une, Spitalfield », dit-elle d'une voix quémandeuse, en présentant les boules devant la gueule du chat qu'elle espère tenter. Le chat tourne la tête, puis sort de son abri en passant sous ses mains et se précipite hors de la salle. Sophie pousse un soupir et, déposant les larves sur le coussin du siège, reporte son attention sur Serge. Ramassant trois ou quatre cubes de bois sur le tapis, elle se met à les disposer devant lui. Puis, s'agenouillant derrière eux et tirant le devant de sa jupe de manière qu'il recouvre les figures peintes sur leurs faces, elle dit : « Si tu arrives à te souvenir de la place de chacune, je te donne mon argent de poche. Sinon, gage. »

Mais Serge ne veut pas jouer à son jeu. Il tend la main entre ses jambes et la glisse sous le tissu plissé. Elle saisit son poignet et le déloge. « Gage ! glousse-t-elle. Baisse ton pantalon.

– Non ! » dit-il d'un ton brusque. Mais elle est plus forte que lui. Elle l'entoure de son bras, le met debout et, toujours agenouillée près de lui, tire son pantalon à ses chevilles. Il se tortille lorsqu'elle descend aussi son slip.

« Aha ! crie-t-elle triomphante. Maintenant télégraphions à l'Amirauté. » Le maintenant en place, elle commence à taper sur son petit pénis avec son index. « "Cher Amiral : SVP envoyez renforts", *tap-tap-tap*. "L'ennemi nous surpasse tout à fait en nombre" *tap-tap*. "Tenons mais craignons capitulation totale si secourus trop tard", *tip-tap tip-tap*.

– Arrête ! crie Serge.

– Pourquoi ? J'ai vu Mlle Hubbard le faire. Elle l'a fait avec l'homme de Lydium. "Cher Homme de Lydium", *tap-tap*, "envoyez-nous davantage de charbon et de chiffons pour nos classes", *tip-tip-tip*. "Beau temps ici mais pluie annoncée pour demain." *Tip-tip et tap*. Tu vois ? Tu ris.

– Non, je ne ris pas ! » crie Serge en essayant de s'échapper. Il parvient finalement à se libérer. Sophie tente mollement de l'attraper mais il repousse ses mains. Se plaçant hors d'atteinte, il remonte son slip et son pantalon puis rassemble ses cubes de bois dans son bras replié et d'un pas traînant passe la porte par laquelle le chat lui-même vient de prendre la fuite.

Sophie le regarde s'en aller, puis hausse les épaules, s'adosse au mur et penche la tête sur le côté en levant les yeux vers le tableau blanc. Elle parcourt du regard les rangées de figures rondes, leurs lignes, en soumettant sa bouche à une série de mouvements qui lui donnent une forme qu'elle maintient chaque fois quelques secondes avant de passer au mouvement suivant : sa mâchoire s'abaissant et se soulevant, ses joues se tendant et se relâchant, s'empâtant, s'arrondissant pour former de pleins monticules tandis que ses lèvres s'écartent avec terreur ou s'avancent et se rapprochent en de silencieux baisers.

iii

Dehors, dans la chaude lumière de mars, Serge porte d'un pas trébuchant ses cubes vers un chariot de bois. C'est un petit chariot muni sur le côté d'un large guidon : il est à lui depuis un an maintenant, depuis qu'il a commencé à marcher. Il se penche au-dessus et, ouvrant son bras gauche, laisse les cubes tomber à l'intérieur. Saisissant le guidon des deux mains, il se met à pousser le chariot le long du chemin de gravier. À sa droite, des femmes circulent parmi les mûriers, gravissant et descendant des échelles, entrant et sortant des ateliers de filage en portant des paniers. L'une d'elles s'arrête et le salue de la main mais il l'ignore et continue son chemin. À sa gauche se trouve le mur qui sépare la mûreraie du jardin labyrinthe ; arrivant à la porte qui y est pratiquée, il manœuvre son chariot pour le faire passer et le pousse dans l'allée que forment les pavés sur la pelouse. Lorsque l'allée bifurque, partant en angle droit dans des directions opposées, il choisit un chemin et le suit jusqu'à ce que, après avoir formé plusieurs angles droits et bifurqué une troisième fois, celui-ci aboutisse à une impasse. Il retourne à la dernière bifurcation, s'engage sur une autre voie et la suit jusqu'à ce qu'elle aussi s'interrompe – alors il remonte jusqu'à la deuxième bifurcation et s'engage sur une nouvelle voie. Il n'est pas nécessaire de rester sur la partie pavée – le labyrinthe est dépourvu de murs, bidimensionnel comme les figures sur les cubes, et l'herbe rase ne ralentirait pas son chariot – mais il continue à cheminer le long des allées aux virages brusques, tenu par leur dessin, jusqu'à ce qu'elles le rejettent, par la même porte, sur le chemin d'où il est venu.

La même femme le salue ; à nouveau il l'ignore et, poussant son chariot au-delà de l'entrée principale de la maison, se dirige vers la pelouse basse, la traverse et franchit la haie qui l'amène dans le jardin aux tilleuls. Laissant son chariot à l'entrée du jardin, il

s'avance jusqu'au centre et s'y arrête. Les tilleuls sont en fleur ; de petits pétales blancs et jaunes tremblent à l'extrémité de leurs branches. Les abeilles s'affairent : Serge peut voir un nuage mouvant autour des ouvertures de leurs ruches de l'autre côté du jardin. Il penche la tête d'un côté, puis de l'autre ; puis il fait lentement pivoter tout son corps. Le bourdonnement des abeilles croît tout d'abord et puis s'éloigne, changeant de hauteur à mesure que ses oreilles tournent dans l'air. Lorsque les arbres, l'herbe et la haie se mêlent, pris dans le mouvement, les abeilles semblent se déplacer et bourdonner depuis un nouveau point dans sa tête, les modulations de hauteur et de volume se faisant à présent à l'intérieur de lui, et non à l'extérieur. Il accomplit plusieurs tours de plus sur lui-même, savourant l'effet acoustique, sa répétition.

Finalement il revient à son chariot, le déplace pour le mettre dans la bonne direction et le pousse sur la pelouse basse, le manœuvrant hors du chemin après avoir contourné la maison. Une bande de pelouse a été tondue au milieu de l'herbe plus haute, conduisant à un grand portail de métal ménagé entre deux murs de pierre. Le portail, que ce chemin franchit, est ouvert. Serge suit la bande entre les colonnes surmontées d'obélisques de l'entrée et pénètre dans le parc à la crypte.

Il fait plus sombre ici. Il est entouré de hautes haies ; les obélisques projettent des ombres sur le sol. Des arbres et des buissons ont poussé là de manière désordonnée, barrant la vue dans presque toutes les directions. Serge avance en suivant la bande jusqu'à ce que, arrivée à la hauteur d'un banc inoccupé, celle-ci s'interrompe soudainement. Il continue, mais à partir d'ici la marche est plus difficile : des brins d'herbe s'enroulent autour des roues du chariot ; à l'intérieur, les cubes glissent et tressautent. Serge se repose quelques instants près d'un tronc d'arbre et, levant les yeux, aperçoit sa mère. Elle est assise sur un second banc, le dos appuyé à la crypte. Sur le banc, à côté d'elle, se trouvent une théière, une tasse, un pot de miel et une petite fiole.

Serge pousse son chariot jusqu'au banc, s'arrête devant lui et se penche sur les genoux de sa mère. Ils cèdent un peu mais ne s'écartent qu'à peine. Il lève les yeux vers son visage : son regard est fixé sur un point situé au-delà des arbres et des buissons. Il grimpe sur le banc à côté d'elle et tire sur ses épaules. Elle se tourne vers lui et ses yeux ressemblent à du miel, doux et troubles. Elle sourit comme au travers de lui, vers le sol, ou vers quelque chose de plus profond encore. Serge plonge son doigt dans le pot de miel, l'en retire et le met dans sa bouche, le tournant et le passant sur l'intérieur de ses joues. Il y a une tache collante sur le banc entre le pot et la tasse. Une guêpe y a atterri et en aspire le sirop avec son proboscis en forme d'aiguille. Ses pattes ont percé la surface du miel ; elle piétine un peu, essayant de se libérer, mais elles sont déjà immergées ; son proboscis, pendant ce temps, continue à aspirer. Serge l'observe un moment, puis prend la fiole et la presse contre le corps de l'insecte, utilisant le bord du goulot pour couper le pédicule qui relie thorax et abdomen. Les pattes de la guêpe continuent de s'agiter et son proboscis d'aspirer même après que ceux-ci ne sont plus joints. Son thorax palpite, puis se raidit et s'immobilise. Serge prend le guidon de son chariot et repart.

Les marronniers bourgeonnants sous lesquels il passe font des taches de lumière sur ses épaules. Ses pas le conduisent finalement au ruisseau qui borde le parc à la crypte du côté le plus éloigné de la maison. Derrière le ruisseau, il peut voir des moutons paître dans le champ d'Arcadie et rapetisser à mesure que l'étendue s'élève vers la colline du télégraphe. Serge rassemble les cubes et, les mettant à nouveau dans son bras gauche replié, s'approche lentement du ruisseau. Il s'accroupit devant lui et voit la pente de la colline du télégraphe et le ciel clair reflétés dans l'eau. Il se penche en avant et aperçoit le haut de sa tête, ses yeux, son nez et sa bouche. Puis il prend un cube dans son bras gauche et le pose délicatement sur la surface de l'eau. Le cube flotte. Il le pousse doucement du doigt et le voit s'enfoncer, puis reparaître à la surface. Il y a un footballeur

plat, de profil, sur le dessus. Il pousse à nouveau doucement sur l'un de ses angles afin de le faire tourner dans l'eau ; le cube s'enfonce et reparaît dans un mouvement de rotation ; lorsqu'il s'immobilise, c'est un triangle solitaire qui est visible. Serge pose un deuxième cube dans l'eau, puis un troisième. Chaque fois qu'il les pousse, ils s'éloignent un peu plus du bord. Il se penche davantage vers eux, si loin qu'il peut voir son torse entier reflété dans l'eau, jusqu'à ses genoux, avec le ciel bleu tournant au-dessus comme un couvercle à vis…

Et puis il est dedans, se renversant et tournant comme les cubes tandis que l'eau pénètre avec force dans son nez et brûle sa gorge. De ses mains il pousse une vase boueuse et refait surface, son visage à nouveau hors de l'eau, ses jambes sous lui. Il tente de s'accrocher aux cubes mais ceux-ci tournent et coulent loin de ses mains qui battent l'eau. Il essaie de respirer mais le passage est bloqué : ça fait comme un long hoquet qui se change en une toux violente puis l'étrangle lorsque sa tête s'enfonce à nouveau. Sous la surface du ruisseau, il ouvre les yeux. L'eau est à la fois lumineuse et trouble, comme du miel. Des feuilles ondulent et dansent tels des serpents dans ces ténèbres illuminées ; des particules de boue flottent au milieu d'elles, soulevées vers des voûtes fleuries. L'eau est en lui ; ce n'est plus désagréable, seulement froid. Et il ne coule plus : tout au contraire, il est soulevé, par des bras forts qui l'entourent, qui l'étreignent…

Ensuite on appuie sur lui, en plein sur la poitrine, et le ruisseau jaillit de sa bouche dans l'air avant de retomber en cascade sur l'herbe boueuse. Il est couché sur la rive, et Maureen est agenouillée au-dessus de lui et appuie sur sa poitrine pour évacuer l'eau. Il en vomit, hoquette, tousse, vomit davantage et hoquette à nouveau ; puis, une fois qu'il est en mesure de respirer normalement, il reste allongé là calmement, à respirer. Entre lui et le ciel il y a le visage de Maureen ; elle le regarde droit dans les yeux, en pleurs. Il la regarde en retour, perplexe : sa bouche et ses yeux sont étranges